

## Guitare

Gastibelza, l'homme à la carabine,  
Chantait ainsi :  
"Quelqu'un a-t-il connu doña Sabine ?  
Quelqu'un d'ici ?  
Chantez, dansez, villageois ! la nuit  
gagne  
Le mont Falu...  
Le vent qui vient à travers la  
montagne  
Me rendra fou."

"Quelqu'un de vous a-t-il connu Sabine,  
Ma señora ?  
Sa mère était la vieille maugrabine  
D'Antequera,  
Qui chaque nuit criait dans la tour  
Magne  
Comme un hibou...  
Le vent qui vient à travers la  
montagne  
Me rendra fou."

"Vraiment, la reine eût, près d'elle, été  
laide  
Quand, vers le soir,  
Elle passait sur le pont de Tolède  
En corset noir.  
Un chapelet du temps de Charlemagne  
Ornait son cou...  
Le vent qui vient à travers la  
montagne  
Me rendra fou."

Le roi disait, en la voyant si belle,  
À son neveu :  
"Pour un baiser, pour un sourire d'elle,  
Pour un cheveu,  
Infant don Ruy, je donnerais l'Espagne  
Et le Pérou !  
Le vent qui vient à travers la  
montagne  
Me rendra fou."

"Je ne sais pas si j'aimais cette dame,  
Mais je sais bien  
Que, pour avoir un regard de son âme,

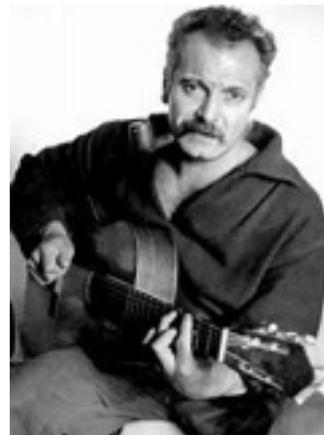
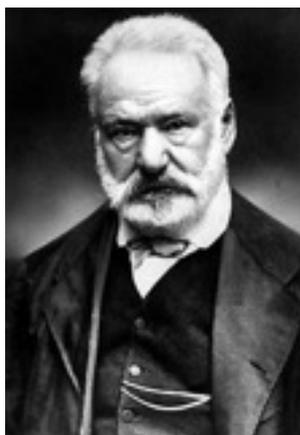
Moi, pauvre chien,  
J'aurais gaiement passé dix ans au  
bagne  
Sous les verrous...  
Le vent qui vient à travers la  
montagne  
Me rendra fou."

"Quand je voyais cette enfant, moi le  
pâtre  
De ce canton,  
Je croyais voir la belle Cléopâtre,  
Qui, nous dit-on,  
Menait César, empereur d'Allemagne,  
Par le licou...  
Le vent qui vient à travers la  
montagne  
Me rendra fou."

"Dansez, chantez, villageois, la nuit  
tombe  
Sabine, un jour,  
A tout vendu, sa beauté de colombe,  
Tout son amour,  
Pour l'anneau d'or du comte de  
Sardagne,  
Pour un bijou...  
Le vent qui vient à travers la  
montagne  
M'a rendu fou."

Victor Hugo

Musique: Georges Brassens 1954 © Polydor  
autres interprètes: Renaud Séchan (1996) note:  
Poème de 1837 (« Guitare » pièce XXII du recueil  
« Les rayons et les ombres ») légèrement  
transformé par Georges Brassens.



### La légende de la nonne

Venez, vous dont l'œil étincelle,  
Pour entendre une histoire encor,  
Approchez: je vous dirai celle  
De doña Padilla del Flor.  
Elle était d'Alanje, où s'entassent  
Les collines et les halliers.  
Enfants, voici des bœufs qui passent,  
Cachez vos rouges tabliers.

Il est des filles à Grenade,  
Il en est à Séville aussi,  
Qui, pour la moindre sérénade,  
A l'amour demandent merci;  
Il en est que parfois embrassent,  
Le soir, de hardis cavaliers.  
Enfants, voici des bœufs qui passent,  
Cachez vos rouges tabliers.

Ce n'est pas sur ce ton frivole  
Qu'il faut parler de Padilla,  
Car jamais prunelle espagnole  
D'un feu plus chaste ne brilla;  
Elle fuyait ceux qui pourchassent  
Les filles sous les peupliers.  
Enfants, voici des bœufs qui passent,  
Cachez vos rouges tabliers.

Elle prit le voile à Tolède,  
Au grand soupir des gens du lieu,  
Comme si, quand on n'est pas laide,  
On avait droit d'épouser Dieu.  
Peu s'en fallut que ne pleurassent  
Les soudards et les écoliers.  
Enfants, voici des bœufs qui passent,  
Cachez vos rouges tabliers.

Or, la belle à peine cloîtrée,  
Amour en son cœur s'installa.  
Un fier brigand de la contrée  
Vint alors et dit: Me voilà !  
Quelquefois les brigands surpassent  
En audace les chevaliers.  
Enfants, voici des bœufs qui passent,  
Cachez vos rouges tabliers.

Il était laid: les traits austères,

La main plus rude que le gant;  
Mais l'amour a bien des mystères,  
Et la nonne aima le brigand.  
On voit des biches qui remplacent  
Leurs beaux cerfs par des sangliers.  
Enfants, voici des bœufs qui passent,  
Cachez vos rouges tabliers.

La nonne osa, dit la chronique,  
Au brigand par l'enfer conduit,  
Aux pieds de Sainte Véronique  
Donner un rendez-vous la nuit,  
A l'heure où les corbeaux croassent,  
Volant dans l'ombre par milliers.  
Enfants, voici des bœufs qui passent,  
Cachez vos rouges tabliers.

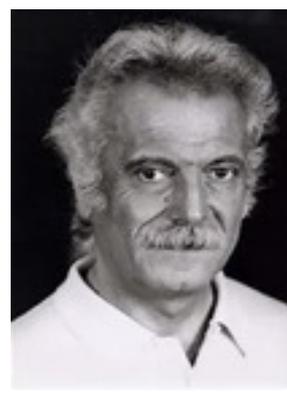
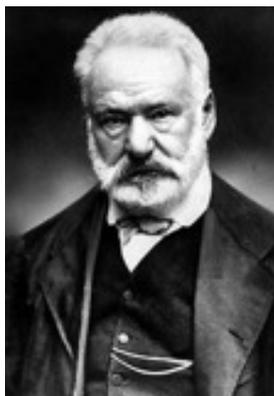
Or quand, dans la nef descendue,  
La nonne appela le bandit,  
Au lieu de la voix attendue,  
C'est la foudre qui répondit.  
Dieu voulu que ses coups frappassent  
Les amants par Satan liés.  
Enfants, voici des bœufs qui passent,  
Cachez vos rouges tabliers.

Cette histoire de la novice,  
Saint Ildéfonse, abbé, voulut  
Qu'afin de préservé du vice  
Les vierges qui font leur salut,  
Les prieurs la racontassent  
Dans tous les couvents réguliers.

Enfants, voici des bœufs qui passent,  
Cachez vos rouges tabliers.

Victor Hugo

Musique : Georges Brassens



Complainte du petit cheval blanc

*Le petit cheval dans le mauvais temps, qu'il avait donc du  
courage !*

*C'est alors qu'il était content, eux derrière et lui devant.*

*Il n'y avait jamais de beau temps dans ce pauvre  
paysage.*

*Il n'y avait jamais de printemps, ni derrière ni devant.*

*Mais toujours il était content, menant les gars du village  
A travers la pluie noire des champs, tous derrière et lui  
devant.*

*Mais un jour, dans le mauvais temps, un jour qu'il était si  
sage,*

*Il est mort par un éclair blanc, tous derrière et lui  
devant.*

*Il est mort sans voir le beau temps, qu'il avait donc du  
courage !*

*Il est mort sans voir le printemps, ni derrière ni devant.*

*Paul Fort*

*Musique : Georges Brassens*



A la Marquise

Marquise, si mon visage  
A quelques traits un peu vieux,  
Souvenez-vous qu'à mon âge  
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses  
Se plaît à faire un affront,  
Et saura faner vos roses  
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes  
Règle nos jours et nos nuits  
On m'a vu ce que vous êtes ;  
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes  
Qui sont assez éclatants  
Pour n'avoir pas trop d'alarmes  
De ces ravages du temps.

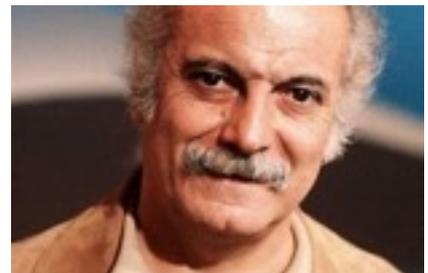
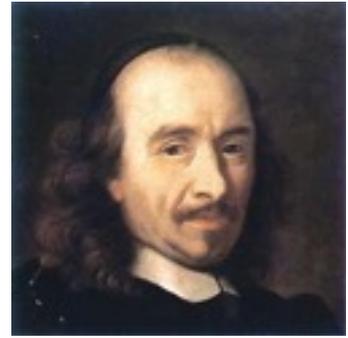
Vous en avez qu'on adore ;  
Mais ceux que vous méprisez  
Pourraient bien durer encore  
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire  
Des yeux qui me semblent doux,  
Et dans mille ans faire croire  
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,  
Où j'aurai quelque crédit,  
Vous ne passerez pour belle  
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle marquise.  
Quoiqu'un grison fasse effroi,  
Il vaut bien qu'on le courtise  
Quand il est fait comme moi.

Pierre Corneille (1606- 1684)  
Musique : Georges Brassens



Sur la mort d'une cousine de sept ans

Hélas, si j'avais su, lorsque ma  
voix qui prêche  
T'ennuyait de leçons, que, sur toi,  
rose et fraîche,  
Le noir oiseau des morts planait  
inaperçu  
Que la fièvre guettait sa proie, et  
que la porte  
Où tu jouais hier te verrait passer  
morte...  
Hélas ! si j'avais su !...  
Je t'aurais fait, enfant, l'existence  
bien douce ;  
Sous chacun de tes pas j'aurais mis  
de la mousse ;  
Tes ris auraient sonné chacun de  
tes instants ;  
Et j'aurais fait tenir dans ta petite  
vie  
Des trésors de bonheur immense...  
à faire envie  
Aux heureux de cent ans !  
Loin des bancs où pâlit l'enfance  
prisonnière,  
Nous aurions fait tous deux l'école  
buissonnière  
Dans les bois pleins de chants, de  
parfum et d'amour ;  
J'aurais vidé leurs nids pour  
emplir ta corbeille ;  
Et je t'aurais donné plus de fleurs  
qu'une abeille  
N'en peut voir dans un jour.  
Puis, quand le vieux Janvier les  
épaules drapées  
D'un long manteau de neige, et  
suivi de poupées,  
De magots, de pantins, minuit  
sonnant, accourt ;

Au milieu des cadeaux qui  
pleuvent pour étrenne,  
Je t'aurais fait asseoir comme une  
jeune reine  
Au milieu de sa cour.  
Mais je ne savais pas... et je  
prêchais encore ;  
Sûr de ton avenir, je le pressais  
d'éclorre,  
Quand tout à coup, pleurant un  
pauvre espoir déçu,  
De tes petites mains je vis tomber  
le livre ;  
Tu cessas à la fois de m'entendre  
et de vivre...  
Hélas, si j'avais su !

Hégésippe MOREAU  
Musique : Georges Brassens



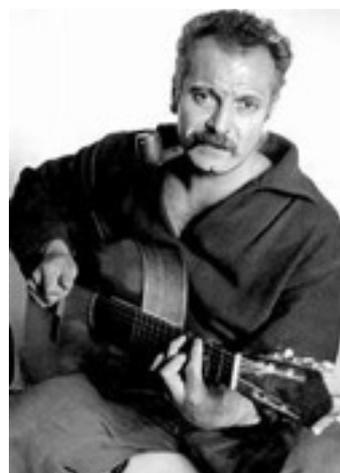
### Les Passantes

Je veux dédier ce poème  
A toutes les femmes qu'on aime  
Pendant quelques instants secrets  
A celles qu'on connaît à peine  
Qu'un destin différent entraîne  
Et qu'on ne retrouve jamais  
A celle qu'on voit apparaître  
Une seconde à sa fenêtre  
Et qui, preste, s'évanouit  
Mais dont la svelte silhouette  
Est si gracieuse et fluette  
Qu'on en demeure épanoui  
A la compagne de voyage  
Dont les yeux, charmant paysage  
Font paraître court le chemin  
Qu'on est seul, peut-être, à  
comprendre  
Et qu'on laisse pourtant descendre  
Sans avoir effleuré sa main  
A la fine et souple valseuse  
Qui vous sembla triste et nerveuse  
Par une nuit de carnaval  
Qui voulut rester inconnue  
Et qui n'est jamais revenue  
Tournoyer dans un autre bal  
A celles qui sont déjà prises  
Et qui, vivant des heures grises  
Près d'un être trop différent  
Vous ont, inutile folie,  
Laisse voir la mélancolie  
D'un avenir désespérant  
A ces timides amoureuses  
Qui restèrent silencieuses  
Et portent encor votre deuil  
A celles qui s'en sont allées  
Loin de vous, tristes esseulées  
Victimes d'un stupide orgueil.  
Chères images aperçues  
Espérances d'un jour déçues  
Vous serez dans l'oubli demain  
Pour peu que le bonheur survienne  
Il est rare qu'on se souvienne  
Des épisodes du chemin

Mais si l'on a manqué sa vie  
On songe avec un peu d'envie  
A tous ces bonheurs entrevus  
Aux baisers qu'on n'osa pas  
prendre  
Aux cœurs qui doivent vous  
attendre  
Aux yeux qu'on n'a jamais revus  
Alors, aux soirs de lassitude  
Tout en peuplant sa solitude  
Des fantômes du souvenir  
On pleure les lèvres absentes  
De toutes ces belles passantes  
Que l'on n'a pas su retenir

Antoine Pol (1888-1971)

Musique : Georges Brassens



*Il n'y a pas d'amour heureux*

*Rien n'est jamais acquis à l'homme  
Ni sa force  
Ni sa faiblesse ni son coeur Et  
quand il croit  
Ouvrir ses bras son ombre est celle  
d'une croix  
Et quand il croit serrer son  
bonheur il le broie  
Sa vie est un étrange et  
douloureux divorce  
Il n'y a pas d'amour heureux*

*Sa vie Elle ressemble à ces soldats  
sans armes  
Qu'on avait habillés pour un autre  
destin  
À quoi peut leur servir de se lever  
matin  
Eux qu'on retrouve au soir  
désœuvrés incertains  
Dites ces mots Ma vie Et retenez  
vos larmes  
Il n'y a pas d'amour heureux*

*Mon bel amour mon cher amour  
ma déchirure  
Je te porte dans moi comme un  
oiseau blessé  
Et ceux-là sans savoir nous  
regardent passer  
Répétant après moi les mots que  
j'ai tressés  
Et qui pour tes grands yeux tout  
aussitôt moururent  
Il n'y a pas d'amour heureux*

*Le temps d'apprendre à vivre il est  
déjà trop tard  
Que pleurent dans la nuit nos  
coeurs à l'unisson*

*Ce qu'il faut de malheur pour la  
moindre chanson  
Ce qu'il faut de regrets pour payer  
un frisson  
Ce qu'il faut de sanglots pour un  
air de guitare  
Il n'y a pas d'amour heureux.*

*Louis Aragon (1897-1982)  
Recueil : La Diane française (1944).*

*Musique : Georges Brassens*

